

lents, car la blessure de sa cuisse devait commencer à le faire souffrir, se drapant de sa muleta comme un empereur romain de sa pourpre, avec un air de majesté incomparable, au milieu des acclamations et des applaudissements frénétiques des spectateurs enthousiasmés.

Après une telle émotion, le reste de la course devient nécessairement bien pâle; *Tambor*, *Trabuco*, *Alvoso* furent dépêchés avec plus ou moins de bonheur par el Panedero, la seconde épée, et tout le monde en se retirant exaltait la bravoure de Dominguez, et s'informait des suites de sa blessure, qui n'a rien de dangereux, à ce qu'affirment les médecins.

Leurs Majestés Impériales honoraient les deux courses de leur présence.

## II

Quand on est à Bayonne et que l'on voit se découper à l'horizon la crête bleuâtre des Pyrénées, on se dit : « L'Espagne est là derrière; en quelques tours de roue, nous y serons! » Et l'on oublie qu'à Paris la tragédie déclame, le drame rugit, le vaudeville chante, et que les premières représentations se succè-

dent. Aussi avons-nous cédé tout de suite à la tentation, ce qui est encore le meilleur moyen de s'en débarrasser, et l'arène avait à peine bu le sang du dernier taureau, qu'une large calèche, attelée de trois chevaux, nous emportait, nous et nos compagnons, sur la route d'Irun.

Nous avons revu en passant l'église d'Urrugne et l'inscription mélancolique de son cadran : *Vulnerant omnes, ultima necat*, qui nous avait inspiré, il y a bien des années déjà, une pièce de vers où la funèbre pensée était commentée à notre façon :

La voiture fit halte à l'église d'Urrugne,  
 Nom rauque dont le son à la rime répugne,  
 Mais qui n'en est pas moins un village charmant  
 Sur un sol montueux, perché bizarrement.  
 C'est un bâtiment pauvre, en grosses pierres grises,  
 Sans archanges sculptés, sans nervures ni frises,  
 Qui n'a pour ornement que le fer de sa croix,  
 Une horloge rustique et son cadran de bois,  
 Dont les chiffres romains, épongés par la pluie,  
 Ont coulé sur le fond que nul pinceau n'essuie.  
 Mais sur l'humble cadran regardé par hasard,  
 Comme les mots de flamme au mur de Balthasar,  
 Comme l'inscription de la porte maudite,  
 En caractères noirs une phrase est écrite;  
 Quatre mots solennels, quatre mots de latin,  
 Où tout homme en passant peut lire son destin :

• Chaque heure fait sa plaie, et la dernière achève. •  
 Oui, c'est bien vrai, la vie est un combat sans trêve,  
 Un combat inégal contre un lutteur caché,  
 Qui d'aucun de nos coups ne peut être touché :  
 Et, dans nos cœurs criblés, comme dans une cible,  
 Tremblent les traits lancés par l'archer invisible.  
 Nous sommes condamnés, nous devons tous périr ;  
 Naître, c'est seulement commencer à mourir,  
 Et l'enfant, hier encor, chérubin chez les anges,  
 Par le ver du linceul est piqué sous ses langes.  
 Le disque de l'horloge est le champ du combat  
 Où la Mort de sa faux par milliers nous abat ;  
 La Mort, rude joueur qui suffit pour défendre  
 L'éternité de Dieu qu'on voudrait bien lui prendre.  
 Sur le grand cheval pâle entrevu par saint Jean,  
 Les Heures, sans repos, parcourent le cadran ;  
 Comme ces inconnus des chants du moyen âge,  
 Leurs casques sont fermés sur leur sombre visage,  
 Et leurs armes d'acier deviennent tour à tour  
 Noires comme la nuit, blanches comme le jour.  
 Chaque sœur à l'appel de la cloche s'élance,  
 Prend aussitôt l'aiguille ouvrée en fer de lance,  
 Et toutes sans pitié nous piquent en passant,  
 Pour nous tirer du cœur une perle de sang,  
 Jusqu'au jour d'épouvante où paraît la dernière  
 Avec le sablier et la noire bannière ;  
 Celle qu'on n'attend pas, celle qui vient toujours,  
 Et qui se met en marche au premier de vos jours.  
 Elle va droit à vous, et, d'une main trop sûre,  
 Vous porte dans le flanc la suprême blessure,  
 Et remonte à cheval, après avoir jeté  
 Le cadavre au néant, l'âme à l'éternité !

Qu'on nous pardonne de remplacer quelques lignes  
 de prose par ces vers assez anciens pour paraître nou-  
 veaux. Depuis ce premier voyage, que de blessures  
 nous ont faites les Heures cruelles ! que de tristesses et  
 d'agonies elles ont sonnées pour nous ! — et pour les  
 autres, hélas ! car, en ce monde, on ne possède même  
 pas l'originalité de sa douleur ; voir disparaître les  
 chers cercueils sous la terre brune, enfouir soi-même  
 les têtes aimées, pleurer ses espérances à jamais per-  
 dues, sentir diminuer jour par jour le trésor de sa  
 jeunesse, cela est tout simple et tout naturel.

Le cimetière de l'église d'Urrugne ne ressemble à  
 aucun autre. On dirait le champ de repos d'une race  
 disparue. Les tombes en pierre grisâtre affectent des  
 formes étranges, celtiques, phéniciennes, scandinaves,  
 et d'un archaïsme qui fait remonter à l'imagination le  
 courant des âges ; tantôt ce sont des dalles élargies  
 au sommet et qui figurent vaguement les épaules du  
 mort, comme des boîtes de momie, tantôt des disques à  
 piédouche fichés en terre comme les pieux de mar-  
 bre terminés en turban des cimetières turcs, et où la  
 croix grossièrement gravée s'inscrit dans un cercle.  
 — Vous écarterez les herbes qui entourent ces tombes,  
 dont vous essayez de déchiffrer les inscriptions sculptées

A Behobie, nous frêtâmes une barque pour descendre la Bidassoa jusqu'à Fontarabie — un *desideratum* à remplir dans notre vie de voyages. — Trois fois nous sommes allé en Espagne, et trois fois des exigences de temps et de route nous ont écarté impitoyablement de ce but souhaité. Un charmant tableau de Haffner représentant une rue de Fontarabie avait encore exalté notre désir, qui s'est réalisé enfin. Tout arrive.

Notre embarcation n'avait rien de particulièrement somptueux : c'était un bateau plat à tirer le sable où l'on avait installé des chaises, et que deux jeunes gailards poussaient à la perche sur l'eau basse du fleuve.

On longea d'abord l'île des Faisans ou de la Conférence, où fut conclu le traité des Pyrénées en 1659. Il ne restera bientôt plus rien de ce morceau de terre historique ; chaque marée en emporte une parcelle.

Les rives du fleuve sont plates et laissent apercevoir dans le lointain les ondulations des montagnes. A mesure que l'on descend, la Bidassoa s'élargit, et l'eau amère se mêle à l'eau douce dans une plus forte proportion. Déjà Fontarabie dessine sa silhouette pittoresquement découpée au sommet de l'éminence qu'elle couvre. Le clocheton bizarre de son église pyramide au-dessus de ses toits de tuile désordonnés et de ses

maisons qu'étreignent de hauts remparts ébréchés par plusieurs sièges.

Nous avons à peine mis le pied sur la jetée, que déjà la mendicité espagnole nous tend la main en psalmodiant sa litanie plaintive, et nous donne l'occasion d'exercer la plus belle des vertus chrétiennes, la charité. Une foule de petits Murillos en haillons nous suivent, se poussant, se culbutant ; des fillettes de sept ou huit ans se joignent à la troupe et nous débarrassent en un clin d'œil de ce que nous possédions de cuivre. La baguette de l'alguacil, qui nous attendait à la porte de ville, eut bientôt dissipé cette marmaille, dont l'avidité naïve nous amusait plus qu'elle ne nous importunait. Il y avait, parmi cette bande déguenillée, des teints couleur de cigare, des yeux de braise brillant à travers des cheveux incultes, des physionomies charmantes sous leur masque de crasse dont un peintre eût fait son profit. — Une des petites filles, convenablement débarbouillée et vêtue, eût figuré avec avantage sur le devant d'une calèche, à côté d'un king's-charles de duchesse.

D'immenses pans de muraille de vingt pieds d'épaisseur, détachés par la mine, ont roulé dans les fossés de la ville démantelée, où ils reprennent peu à peu

l'apparence de rochers, grâce aux plantes pariétaires qui s'y accrochent. La nature aime à parer les ruines. — Où le canon a fait un trou, elle met une touffe de fleurs.

La grande rue de Fontarabie aboutit à une porte, autrefois fortifiée, par où nous entrâmes, et s'élève, en suivant une pente assez rapide, jusqu'au palais du gouverneur. Cette inclinaison qu'évitent avec soin les édilités modernes, a presque toujours pour résultat une perspective d'un effet pittoresque.

Les maisons s'étagent avec une variété de lignes charmante, et semblent s'arranger à souhait pour l'aquarelle ou le décor d'opéra. Cette rue de Fontarabie nous restera longtemps dans la mémoire : figurez-vous des façades, les unes blanchies à la chaux, les autres noircies par le temps; des toits saillants soutenus par des poutres sculptées; des balcons surplombants, d'une serrurerie digne de Biscornete; des blasons déroulant leurs lambrequins au-dessus des portes; des palais aux planchers effondrés, aux fenêtres veuves de carreaux, faits pour loger des princes ou des artistes, et n'abritant plus que des chauves-souris. — Splendeurs disparues, gloires évanouies! — Où sont les nobles hôtes qui animaient ces superbes demeures? L'ortie pousse

au foyer, et la couleuvre se glisse parmi les pierres. Les villes meurent comme les hommes, et Fontarabie est une ville morte. Seule, la maison de Dieu est restée debout; l'or brille au sanctuaire d'un éclat tout neuf; et la cité à moitié déserte, qui ne peut soutenir ses toits, a élevé récemment un magnifique retable dans son église.

En quittant la rue principale, où s'est réfugié un reste de vie, on passe par des ruelles à moitié écroulées, ou le pas d'un vivant sonne comme dans une nécropole. Ces rues feraient le désespoir d'un philistin; mais ce ne sont pas les moins belles pour l'artiste. Les anciennes formes des temps qui ne sont plus y subsistent intactes à travers les dégradations et les ruines. L'affreuse maçonnerie moderne ne s'y montre nulle part, et au moins nul guide du voyageur, nul dictionnaire géographique ne dira de Fontarabie : « Jolie petite ville propre, bien bâtie, bien pavée, tirée au cordeau. »

Du haut des remparts, on découvre le golfe de Gascogne, la grande mer où quelques chevaux d'écume secouent leur crinière d'argent. — Là-bas, au delà de ce bleu infini, est l'Amérique, le nouveau monde d'où jadis les galions apportaient l'or des Incas aux rois

d'Espagne. Une dizaine de barques de pêcheurs tirées sur le sable attendent l'heure de la marée pour aller prendre des sardines.

Ne croyez pas, d'après cette rédaction mélancolique, que nous ayons envie d'ajouter un chapitre aux *Ruines* de Volney; nous ne sommes pas déclamateur de notre nature, et la tristesse que tant de solitude et d'abandon avait pu nous inspirer fut bientôt dissipée.

Attirés par le passage assez rare d'une bande de voyageurs dans cette ville éloignée de la route que suivent les diligences, quelques visages de femme d'une beauté radieuse se montraient aux miradores des maisons les moins détruites, avec toute la grâce et toute la coquetterie espagnoles. C'étaient des têtes pâles aux lèvres rouges, aux dents étincelantes, aux yeux de velours noir, d'un calme brûlant, d'une passion endormie comme en ont peint Murillo, Velasquez et Goya. — Deux ou trois paires d'yeux comme celles-là suffisent à ressusciter une ville défunte, et à faire de Fontarabie le plus agréable séjour du monde. — Quelques instants, nous eûmes l'idée d'abandonner le feuilleton à tout jamais, et de finir nos jours dans une maison sans plancher en face de l'un de ces balcons.

... Nous saluâmes de la main Andaye, assise sur

l'autre rive, en regrettant de ne pas pouvoir boire à sa santé quelques larmes d'or de l'eau-de-vie qui l'a rendue célèbre.

Notre barque nous déposa à Irun. Si jamais vous passez par là, allez à l'église voir un Christ de bois colorié d'une expression vraiment sublime, et regardez, dans un bas-relief assez barbare, du reste, la tête de la sainte Vierge tendant son scapulaire aux âmes du Purgatoire. Par un hasard heureux, l'artiste catholique a rencontré au bout de son ciseau la pure beauté antique. Ce bois peint vaut un marbre grec. Admirez aussi l'éclat sombre du retable tout d'or au fond de l'église obscure. Quand il s'agit de Dieu, l'Espagnol, si avare pour lui-même, est d'une magnificence folle.